
Manuscrits hébreux et judéo-arabes médiévaux

Judith Olszowy-Schlanger



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/3386>

DOI : 10.4000/ashp.3386

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2020

Pagination : 32-36

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Judith Olszowy-Schlanger, « Manuscrits hébreux et judéo-arabes médiévaux », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 151 | 2020, mis en ligne le 09 juillet 2020, consulté le 10 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/3386> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.3386>

Tous droits réservés : EPHE

MANUSCRITS HÉBREUX ET JUDÉO-ARABES MÉDIÉVAUX

Directrice d'études : M^{me} Judith OLSZOWY-SCHLANGER

Programme de l'année 2018-2019 : *Documents juridiques de la Genizah du Caire.*

Les conférences de cette année ont porté sur l'études des colophons et de l'écriture des manuscrits copiés, vocalisés et ornés par Samuel ben Jacob, un remarquable calligraphe dont l'activité est attestée à Fustat, pendant le premier quart du XI^e siècle. Célèbre copiste de l'exceptionnel « Codex de Leningrad » (RNL, I Firk. Evr. 19a), qui fut la base des éditions scientifiques de la Bible hébraïque, Samuel ben Jacob a copié d'autres manuscrits d'une qualité textuelle et matérielle exceptionnelle. Conservés dans la synagogue caraïte du Caire jusqu'à récemment (vendu à un collectionneur privé) et dans la collection Firkovicz dans la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg, ces manuscrits ont fait l'objet de nombreuses études.

Récemment, d'autres livres copiés par Samuel ben Jacob, inconnus auparavant, furent découverts dans la Genizah du Caire. Conservés en état de feuillets détachés ou même des petits fragments des feuillets, ses épaves des livres témoignent néanmoins de l'étendue de l'activité du calligraphe et renseignent sur son style et méthodes de travail¹. Cependant, contrairement aux manuscrits plus complets et pourvus d'un colophon, l'identification des petits fragments sans aucune indication explicite de leur date ou de l'identité du scribe est parfois problématique. L'application d'une méthode paléographique rigoureuse peut néanmoins confirmer l'identité du scribe de manière plus sûre.

L'analyse paléographique que nous avons menée cette année a effectivement permis de vérifier de nombreuses identifications des fragments de la Genizah du Caire, considérés comme copiés par Samuel ben Jacob. Parmi eux, nous nous sommes penchés sur un petit feuillet T-S K6.142. Au terme de notre analyse, nous avons écarté la possibilité qu'il ait été copié par Samuel ben Jacob et nous avons retrouvé son vrai scribe. Ces identifications nous ont menés à une réflexion concernant la transmission des modèles et l'apprentissage de l'art des scribes et des calligraphes juifs dans l'Égypte médiévale.

Le modeste fragment T-S K6.142 contient en effet le nom du grand calligraphe, Samuel ben Jacob. Étant donné que Samuel ben Jacob a vécu à Fustat, il n'est pas

1. K. Phillips, « The Masora Magna of Two Biblical Fragments from the Cairo Genizah, and the Unusual Practice of the Scribe behind the Leningrad Codex », *Tyndale Bulletin*, 67, 2 (2016), p. 300-301. Voir liste dans Id., « A New Codex behind the Scribe of the Leningrad Codex: L17 », *Tyndale Bulletin*, 68, 1 (2017), p. 1-29; R. Gottheil, « Some Hebrew Manuscripts in Cairo », *Jewish Quarterly Review*, 17 (1905); R. Vollandt, « Two Fragments (T-S AS 72.79 and T-S Ar. 1a.38) of Saadiah's *tafsîr* by Samuel ben Jacob », Cambridge University Library, *Fragment of the Month: November 2009*; B. M. Outhwaite, « Beyond the Leningrad Codex: Samuel b. Jacob in the Cairo Genizah », dans N. Vidro *et al.* (éd.), *Studies in Semitic Linguistics and Manuscripts: A Liber Discipulorum in Honour of Professor Geoffrey Khan*, Uppsala, 2018, p. 320-340; M. A. Friedman, « Palestinian style prayer books written by the scribe of the Leningrad Codex » (en hébreu), *Ginze Qedem*, 14 (2018), p. 89-165.

étonnant de trouver des restes de ses écrits dans la Genizah du Caire. Ce fragment pourrait être encore un exemple de ses écrits, et certains chercheurs le considèrent comme tel. Cependant, une étude paléographique plus approfondie révèle une histoire bien différente.

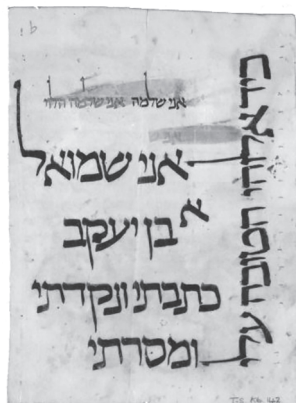


Fig. 1. — TS K6.142v.



Fig. 2. — TS K6.142r.

Le fragment est un feuillet simple de dimensions modestes (175 × 130 mm). Il est en parchemin de très bonne qualité, blanc, avec presque pas de distinction entre la fleur et la chair, sauf pour quelques faibles traces de grain sur le verso (désigné par « 1b » écrit au crayon au coin gauche de la page). La marge latérale extérieure contient une rangée verticale de piqûres exécutées avec un couteau. Les piqûres sont normalement destinées à faciliter le tracé des lignes horizontales de la réglure qui à son tour guide l'écriture. Cependant, ce fragment n'a pas reçu de réglure, et l'emplacement des piqûres ne correspond pas aux lignes écrites, ni sur le recto ni sur le verso du feuillet. Ceci nous amène à considérer que les textes ici ont été écrits sur une feuille de parchemin qui eut à l'origine une autre destination et fut réutilisée pour le T-S K6.142.

Le recto contient Juges 3, 11-15, dont le bloc de texte est situé vers la droite et vers le haut de la page, laissant une place généreuse pour la marge inférieure et la marge de gauche. Le texte n'est pas une copie définitive d'un livre biblique : certains passages sont copiés deux fois, les autres sont omis complètement. Le texte s'arrête abruptement au milieu du verset, bien qu'il y ait suffisamment de place pour continuer. Dans la marge de gauche, la même main écrit à l'encre plus claire, le début de I Samuel 13, 12 (ויאמר עתה ירדו פלשתים אלי). Un nom propre est écrit en écriture carrée monumentale au-dessous du texte et déborde dans la marge de gauche, en recouvrant partiellement le texte de I Samuel 13, 12. Le scribe calligraphia ce nom dans l'espace vide sous le texte, puis tourna la page de 90° pour finir cette large inscription. Toutes ces caractéristiques matérielles et textuelles ne laissent pas de doute : T-S K6.142 n'est pas un feuillet arraché d'un codex de la Bible mais bien un brouillon, un exercice d'écriture.

Sur le verso, une main professionnelle, bien entraînée, copia plusieurs mots, certains à la verticale, en caractères dont la taille varie, mais tous en écriture carrée calligraphique d'excellente qualité. La pièce centrale de l'inscription est un nom, celui de Samuel ben Jacob, l'artiste-calligraphe du « Codex de Leningrad ». Ce nom apparaît dans une formule de colophons de manuscrits hébraïques. Mais ici ce colophon est incomplet, le texte contient seulement le début d'une formule bien connue : « Moi, Samuel ben Jacob, écris, vocalisai et pourvus de massore ... » (אני שמואל בן יעקב כתבתי ונקדתי ומסרתי).

Cependant, ce colophon tronqué ne suis pas la fin d'un texte, et sa propre formule s'arrête à mi-phrase. La même écriture monumentale fut utilisée pour écrire verticalement dans la marge de droite un passage de Néhémie 2, 8. En caractères plus petits, de la taille identique au bloc du texte sur le recto, le scribe écrit שלמה, « Moi, Salomon » suivi de שלמה הלוי אני, « Moi, Salomon ha-Levi », chaque nom écrit à l'encre différente.

L'inscription centrale annonce le grand calligraphe de Fustat du début du XI^e siècle, mais l'écriture elle-même, aussi belle est calligraphique qu'elle soit, n'est pas la sienne. Les lettres allongées verticalement, l'harmonieux parallélisme des traits verticaux, l'imbrication d'une série de bases horizontales qui soulignent l'une l'autre, particulièrement évidente dans כתבתי, des traits descendants particulièrement long et incurvés et surtout le jeu décoratif entre les différences de l'épaisseur des traits horizontaux et verticaux exclut la datation de cette écriture du XI^e siècle, et suggère une époque plus récente.

Il suffit de tourner la page de nouveau pour révéler le scribe et avec lui de proposer une date correcte. En effet, le même scribe qui copia le début du colophon écrit son nom à côté de l'exercice de copie de Juges 3, 13-15 : Salomon ha-Levi ben R. Samuel ha-dayyan (le juge) [שלמה הלוי בן ר. שמואל הדיין].

Salomon ha-Levi ben Samuel le juge est un personnage connu, actif à Fustat exactement deux cents ans après le maître copiste du « Codex de Leningrad », Samuel ben Jacob. Salomon ha-Levi ben Samuel le juge fut lui-même un excellent copiste dont plusieurs manuscrits sont toujours conservés. Les manuscrits de sa main identifiés jusqu'à présent sont Madrid, MS Escorial G-III-2+St. Petersburg MS Firk. EBP II A 298/5, et une série de manuscrits à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, mss Pocock 97, 233, 235-238. Un fragment d'un livre de prières provenant de la Genizah du Caire, fragment Halper 186 de la collection du Katz Centre for Judaic Studies à Philadelphie peut être ajouté à cette liste. Le texte principal des volumes exécutés par Salomon ha-Levi ben Samuel le juge est en écriture non carrée calligraphique, différente par son registre de l'écriture de notre fragment. Cependant, les colophons, titres et explicits des fascicules individuels et des section de livres sont calligraphiés en écriture carrée. Une comparaison de ces échantillons de l'écriture carrée de Salomon ha-Levi ben Samuel le juge montre qu'il s'agit de la même main que celle de T-S K6.142. Un des manuscrits copiés par Salomon ha-Levi ben Samuel le juge, Oxford, Bodleian MS Poc. 233, commentaire de Maïmonide sur les traités Oholot, Nega'im and Parah de la Mishnah, contient la date de la copie, en 1223. Comme un autre manuscrit du même cycle du commentaire de la Mishnah, MS Poc. 235, contient une note (f. 206r) que le volume fut relu et corrigé sur l'exemplar qui appartenait jadis à

Maïmonide (mort en 1204), nous constatons que Salomon ha-Levi ben Samuel fut non seulement un copiste des œuvres de Maïmonide mais qu'il avait l'accès à la bibliothèque du grand savant, et fut donc en contact avec ses descendants-héritiers de ses livres.

Une fois l'écriture identifiée et datée correctement, nous constatons qu'un scribe du début du XIII^e siècle utilisait comme modèle de son entraînement et peut-être aussi comme un exemplar de ces livres les échantillons de l'écriture du grand maître calligraphe du passé. En effet, nous pouvons suggérer que Salomon ha-Levi avait devant lui un codex ou du moins une partie du codex ou un échantillon avec un colophon écrit par Samuel ben Jacob. Les paroles de Néhémie 2, 8 « *כִּיד אֱלֹהֵי הַטּוֹבָה עָלַי* », « la main bienveillante de mon Dieu étant sur moi ») copiées verticalement à côté de la formule tronquée du colophon dans T-S K6.142 confirment que Salomon ha-Levi avait l'accès aux colophons de Samuel ben Jacob. Le même verset, avec un petit changement de formulation, fut en effet employé dans un des colophons du « Codex de Leningrad ». Dans le colophon du « Codex de Leningrad » (p. 491), Samuel ben Jacob inclut la citation de Néhémie 2, 8 dans sa composition poétique. Le verset apparaît dans le contexte de l'évocation de la force divine et l'inspiration qui accompagna Samuel ben Jacob dans son long travail de copie et vocalisation de ce codex complet, soigné et décoré de toute la Bible : *אֲנִי שְׂמוּאֵל בֶּן יַעֲקֹב / עָשִׂיתִי בְכַח אֱלֹהֵי / וּבִידוֹ הַטּוֹבָה עָלַי* : « Moi, Samuel ben Jacob / ai produit (ce livre) grâce à la force de mon Dieu / et avec l'aide de sa bonne main ».

L'emploi dans T-S K6.142 des colophons de Samuel ben Jacob comme modèle d'entraînement scribal et de copie montre que la renommée et l'autorité de ce calligraphe hors du commun lui a survécu pendant plus de deux cents ans. Il est pertinent que sa propre activité de scribe au tournant du X^e et XI^e siècles appartenait à une période charnière dans l'histoire du livre hébreu et de son écriture. À partir de la fin du IX^e siècle, sous influence de la naissance et développement de l'art de calligraphie arabe dans l'empire abbaside et surtout sa capitale en Irak, les juifs commencèrent à attacher une grande importance à la production des livres de qualité. Comme pour l'écriture arabe, les scribes calligraphes juifs de cette période-clef ont posé des jalons et créé des repères pour les générations suivantes en matière de nouveau genres textuels et bien sûr en ce qui concerne les approches esthétiques au livre comme objet matériel.

En effet, bien de textes, manuscrits et surtout des centaines de fragments de la Genizah du Caire témoignent des moyens mis en œuvre par des scribes afin d'atteindre une calligraphie parfaite. Un moyen éprouvé fut l'imitation de l'écriture d'un maître calligraphe célèbre². Tout comme les calligraphes arabes, leur équivalents juifs utilisaient des échantillons de l'écriture autographe des calligraphes renommés, aussi bien pour l'écriture hébraïque que pour l'écriture arabe. De l'autre côté de la Méditerranée, en Provence, Judah ibn Tibbon dans son Testament éthique adressé à son fils Samuel, le conseille de suivre l'exemple du vizier juif de Grenade du XI^e siècle, Samuel ha-Naggid, le paradigme de la réussite sociale et de l'intégration culturelle

2. Sur l'imitation des modèles par des scribes juifs, voir en particulier M. Beit-Arié, « Stéréotypies et individualités dans les écritures des copistes hébraïques du Moyen Âge », dans C. Sirat, J. Irigoin, E. Pouille (éd.), *L'écriture : le cerveau, l'œil et la main*, Turnhout, 1990 (Bibliologia 10), p. 201-219.

dans le monde du *adab*, le raffinement arabe, qui apprenait la calligraphie arabe en autodidacte, en copiant des modèles des calligraphes :

Choisis un de tes livres arabes, un qui est écrit dans une écriture qui te plaît, et essaie d'apprendre en l'imitant. Personne n'a enseigné l'écriture arabe au prince Samuel ; il prenait plutôt des documents calligraphiés par des scribes importants et essayait de les copier, en les utilisant comme modèle. Il le faisait jusqu'à la maîtrise parfaite³⁸.

La recherche des modèles des maîtres calligraphes et la collection des échantillons de leurs écritures fut une pratique courante dans des milieux raffinés des bibliophiles musulmans. Au temps de notre calligraphe Solomon ha-Levi ben Samuel le juge, le biographe et géographe Yāqūt raconte dans son *Dictionnaire des hommes savants* comment en Syrie, où il s'installa et mourut en 1229, les scribes locaux furent à la recherche des spécimens de l'écriture de l'âge d'or de la calligraphie abbaside. Ibn al-Bawwāb, un calligraphe d'origine persane actif à Bagdad au tournant du x^e et xi^e siècle à qui on attribue l'introduction de « l'écriture proportionnée » (*al-khaṭṭ al-mansūb*), jouissait d'une admiration particulière. Yāqūt mentionne un scribe qui avait acquis un petit échantillon autographe d'Ibn-Bawwāb pour pas moins de 40 dirhams. Il a fait une imitation de cette écriture sur un vieux papier et la vendit à un libraire, *warrāq*, pour 60 dirhams. En effet, le style d'Ibn-Bawwāb fut un modèle pour la copie des livres au xiii^e siècle⁴. Un scribe syrien de cette époque possédait vingt-cinq spécimens de l'écriture d'Ibn-Bawwāb⁵. T-S K6.142 avec le témoignage de copie de l'écriture de Samuel ben Jacob du début du xi^e siècle par Salomon ha-Levi ben Samuel le juge au début du xiii^e siècle montre que la fascination des scribes arabes de cette période pour les modèles de l'âge classique de la calligraphie fut partagée par des scribes juifs.

3. Éd. S. J. Pearce, *Andalusi Literary Intellectual Tradition. The Role of Arabic in Judah ibn Tibbon's Ethical Will*, Indiana University Press, Bloomington, Indianapolis, 2017.

4. *Kitāb Irshād al-arīb ilā ma'rifat al-adīb al-ma'rūf bi-mu'ḡam al-udabā' wa-ṭabaqāt al-udabā'*, éd. D. S. Margoliouth, Leyde, Brill, 1907, f. VI, 41 ; et éd. I. Abbas, 2391 ; voir H. Touati, *L'armoire à sagesse*, Aubier, Paris, 2003 (Bibliothèque et collections en Islam, Collection historique), p. 102-103.

5. Yāqūt, *Irshād*, V, 2085 (éd. I. Abbas).